

À Orsay, le second Empire contre-attaque



LES ARTS
Adrien Goetz

ARTS Pour ses trente ans, le musée fait briller le cœur de ses collections. Tous les arts à cette exposition centrée sur les fêtes et les plaisirs, le pouvoir et les progrès durant

Rares sont les expositions qui commencent en affichant, aux cimaises de la première salle, une déclaration d'amour : « J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages (...), je cède à mon penchant (...), elle sera l'ornement du trône... » Peu d'aveux brûlants furent prononcés ainsi devant le Sénat, le corps législatif et les membres du Conseil d'État. Par ce flamboyant « avec Eugénie, c'est du sérieux », Napoléon III, en 1853, inaugura une ère nouvelle de la communication politique - tandis que sa maîtresse, Miss Howard, quittait discrètement cet immeuble de la rue du Cirque, à deux pas de l'Élysée, qui devait entrer à nouveau dans l'actualité grâce au scooter de l'actuel chef de l'État.

L'intelligence de l'exposition d'Orsay est d'éviter bien sûr les facilités de la petite histoire, même si elle comblera autant les lecteurs d'André Castelot que ceux de la presse people, mais d'avoir su mettre en avant cette figure de proue d'une époque, Eugénie de Montijo (1826-1920), impératrice des Français. Peinte en chapeau de paille par Winterhalter, parée des bijoux de la Couronne de France, photographiée en prière par Gustave Le Gray, la mystérieuse Andalouse au regard bleu « délavé » est le point de mire de la nouvelle société des spectacles qui s'invente alors, une incarnation de la modernité.

Star et antistar, elle se distingue des autres beautés du règne, ses rivales dans l'exposition, de la Castiglione à Hortense Schneider, tapageuses et scandaleuses. Icône politique, elle devient la France : elle installe le bureau de Louis XV dans ses petits appartements, veille aux aménagements médiévaux de Viollet-le-Duc à Pierrefonds, encourage un goût nouveau forgé à coup de citations brillantes lancées comme des mots d'esprit dans la conversation lors des « séries » de Compiègne.

Valse du pouvoir

Le style second Empire ne sera pas un second style Empire : éclectique, il synthétise toutes les époques, parce que Napoléon III se veut l'héritier de toute l'histoire de son pays. Eugénie est peinte par Carpeaux, au bal, déguisée en Marie-Antoinette - « gare à la tête », crie un masque à son passage - tandis que Cabanel offre un portrait de l'empereur en bas de soie et culotte à la française qui met en valeur un mollet galbé digne de celui du Louis XIV de Rigaud.

Le mariage, le baptême du prince impérial, la réception des ambassadeurs du Siam à Fontainebleau sont autant de couronnements - alors que Napoléon I^{er} n'avait eu qu'un sacre, peint par David. La fête perpétuelle doit tout aux artistes. Courbet, Manet, Renoir, Monet participent malgré eux de ce tourbillon. Ils sont, comme en Angleterre, l'opposition de Sa Majesté.

Après la chute et la défaite de 1870, l'impératrice, narcisse noir, continuera de hanter l'histoire de France. Il ne lui aura manqué, pour être un mythe universel, qu'une Romy Schneider. Malgré Simone Valère dans *Violettes impériales* en 1952, nul ne sut incarner celle qui avait eu la chance de côtoyer Mérimée et Stendhal, et qui vécut assez pour qu'on lui présente le jeune Jean Cocteau. En attendant la « série » culte, l'éclatante exposition d'Orsay fascine et fera date parce qu'elle permet une réflexion passionnante sur la valse du pouvoir et de ses images.

HÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE
ebietryrivierre@lefigaro.fr

Hugo en une seule photo minuscule : l'empereur tient là sa revanche. Au Musée d'Orsay, dans cette exposition sur les fêtes, le pouvoir et les progrès durant les années 1852-1870, Napoléon III n'est plus « le petit ». C'est au contraire le Proscrit qui l'est. Il faut être attentif pour ne pas le rater au détour d'une vitrine. En format timbre-poste, il boude, il enrage. Autour, tout semble fait pour qu'on l'oublie. Grands portraits d'apparat, délicates aquarelles de palais magnifiques, sculptures qu'on croirait en sucre, incroyables pièces de mobilier, caricatures, affiches et bijoux de rêve (lire ci-dessous)...

Stylistiquement, le second Empire se distingue par l'éclectisme. Au sein du parcours, le néo-Renaissance culmine dans les images du château de Ferrières de la famille Rothschild. L'Ancien Régime est clairement revendiqué par un portrait d'Eugénie en robe XVIII^e par Winterhalter. Le gothique romantique rayonne depuis les tours de Pierrefonds, de Roquetaillade, d'Abbadia ou de Carcassonne, que Viollet-le-Duc restaurait librement et avec de grands moyens si l'on en juge par les photos de chantiers. Quant au néo-Antique, il triomphait au 18 avenue Montaigne comme le prouvent les vestiges, présentés ensemble, d'une villa pompéienne érigée à cette adresse. Destinée à abriter les amours du cousin de l'empereur et de l'actrice Rachel, elle fut malheureusement détruite en 1891.

Dix-huit années d'éternité

Cette rage historiciste avait évidemment pour but d'ancrer le régime dans la longue durée, de le faire même passer pour l'aboutissement de toute civilisation. En outre, il fallait séduire tous azimuts ; chaque parti, chaque couche de la société étant incité à adhérer à l'empire. Ce feu d'artifice ne serait en définitive que le bouquet final du système de cour. Dès le plébiscite, celui-ci revêt avec autant d'éclat que sous Napoléon I^{er}. Saint-Cloud, Fontainebleau, Compiègne et surtout les Tuileries ne forment plus qu'un banquet immense. La classe dominante s'y autocélébre, sablant le champagne à l'avènement des temps nouveaux. Cette fête impériale n'a pas duré dix-huit ans mais, de l'avis des artistes qui



Portrait de Napoléon III par Franz Xaver Winterhalter (avant 1861).

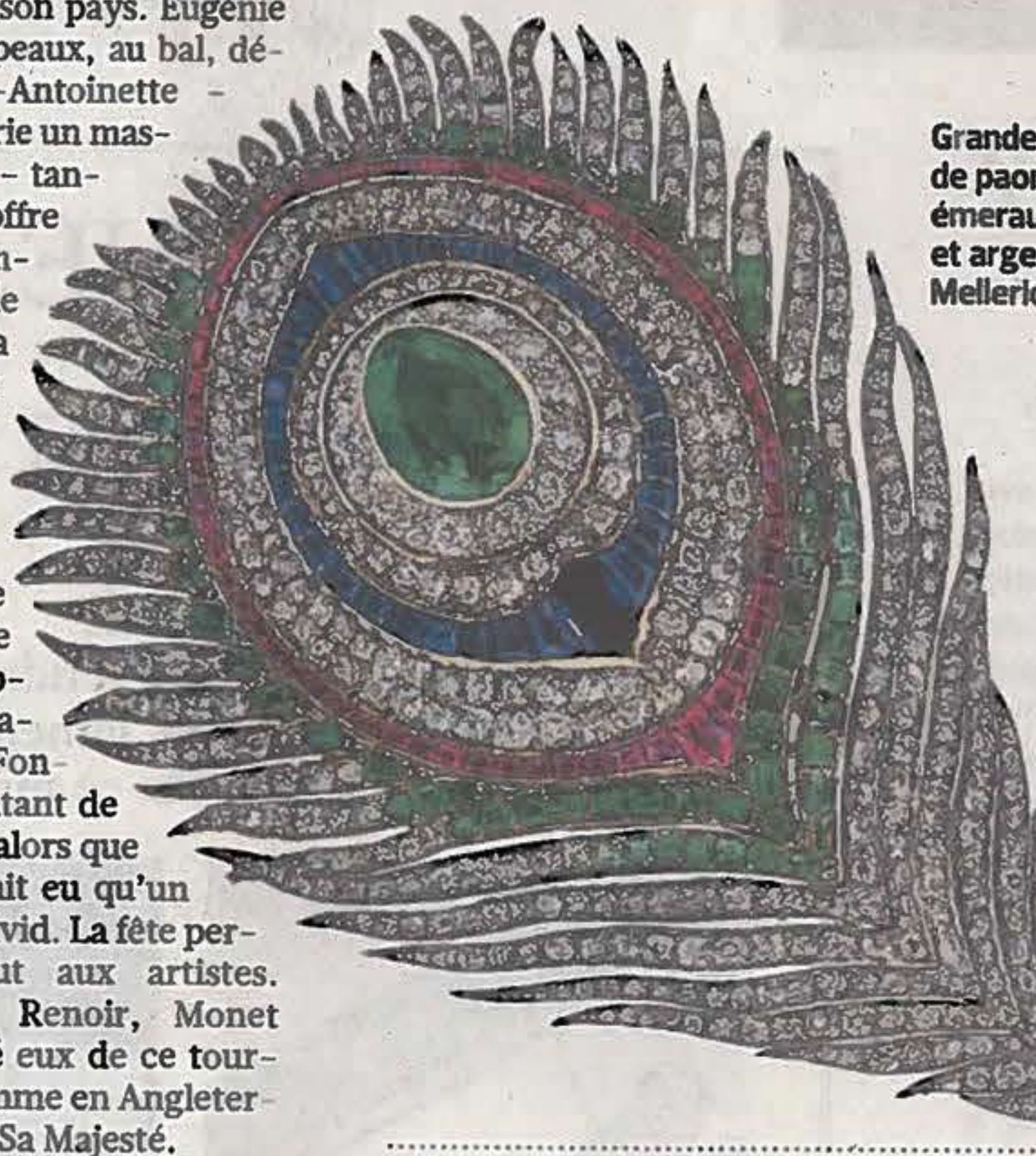
en témoignent dans leurs œuvres, ce fut comme dix-huit années d'éternité.

Pour la face sombre et ésotérique du siècle, Orsay avait monté sous l'impulsion de Guy Cogeval « L'Ange du bizarre » en 2013. Puis, en 2015, « Splendeurs et misères, images de la prostitution » fouillait le drame social. Place cette saison à cet empire borné par deux taches - le coup d'État

Compiègne entre dans la danse

Il est le dernier peintre de cour. Réclamé dans tous les palais d'Europe, à commencer par ceux de Napoléon III, Franz Xaver Winterhalter (1805-1873) est aujourd'hui oublié du grand public. Les impressionnistes et la photographie ont triomphé. Pourtant, les portraits qu'ils laissent, dans le sillage de Van Dyck, de Vigée-Lebrun et de Thomas Lawrence, sont aussi exceptionnels que son destin. Né en 1805 dans une humble famille d'un village de la Forêt-Noire, il devient à la mode dès 1837. Toute la famille d'Orléans pose devant son chevalet. Parmi elle, la reine des Belges est particulièrement conquise. Elle l'invite à peindre Léopold I^{er} puis à travailler pour la nièce de celui-ci, la reine Victoria. À son arrivée au pouvoir, Napoléon III fait également appel à Winterhalter. Eugénie le déclare comme son portraitiste favori. Il livre d'elle notamment un monumental portrait où l'impératrice est entourée de ses dames d'honneur. L'œuvre devient aussitôt une icône. Les commandes affluent, sans cesse plus prestigieuses : sous son pinceau virtuose, François-Joseph d'Autriche et son épouse Elisabeth - la fameuse Sissi -, la tsarine Maria Alexandrovna ou encore les Hohenzollern sont immortalisés en robe de bal ou grand costume d'apparat. Depuis, ils peuplent les livres d'histoire. Rétrospective en 33 huiles fastueuses au château de Compiègne. Musée du second Empire, place du Général-de-Gaulle (60200 Compiègne), jusqu'au 15 janvier. Tél. : 03 44 38 47 00. www.musee-palaisdecompiègne.fr

E. B.-R.



Grande broche plume de paon (1868), diamants, émeraudes, saphirs, rubis et argent sur or rose. Mellerio.



Vase Manufacture impériale de Sèvres. Léon Feuchère.



Broche en forme de grappe de lilas (1862), émail vert et rose, diamants et or jaune. Mellerio.

Les mille feux des bijoux de la couronne signés Mellerio

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT
bderochebouet@lefigaro.fr

Si le Musée d'Orsay a choisi Mellerio, c'est parce que cette maison vieille de cinq siècles, première à s'installer rue de la Paix en 1815, a été le fournisseur des personnalités les plus influentes de l'époque. « Sous le second Empire, elle explose, explique Yves Badetz, en charge des arts décoratifs à Orsay. Sa fortune se fait grâce à toutes les grandes fa-

milles de la bourgeoisie et de l'aristocratie (les Rothschild, Fould, Seillière...) mais aussi toutes les têtes couronnées. » Après l'avoir vue à l'Exposition universelle de 1867, la princesse Eugénie commande la fameuse broche en forme de plume de paon. Rachetée l'année dernière par Mellerio, ce joyau - dont la partie centrale, en forme d'œil, se détache pour devenir un pendentif - est doté d'une tige flexible permettant l'oscillation des barbes. Son succès est tel que la du-

chesse de Medina Coeli l'achète, suivie d'Eugénie, qui en commande une deuxième version, avec une émeraude centrale, sa pierre favorite.

Ce type de bijou à transformation est la marque de fabrique du joaillier, qui sait répondre à une société désireuse d'adapter ses bijoux au gré des bals à la cour de Compiègne ou des soirées à l'Opéra ; ainsi ce diadème floral démontable en huit broches trônant dans la vitrine, non loin de l'extraordinaire broche en fleur de lilas violet-mauve

aux cœurs de diamants. Ce trompe-l'œil naturaliste à taille réelle créa la surprise à l'Exposition universelle de 1862, à Londres.

Diversité des styles

Avec la couronne impériale et le diadème prêtés par le Louvre, les 35 bijoux de Mellerio, pour la plupart sortis des archives, expriment l'incroyable diversité des styles à cette époque. « On retrouve ce même éclectisme dans les arts décoratifs et la peinture », souligne Yves Badetz. Un

CHÂTEAU DE VERSAILLES, DIST. RMN-GRAND PALAIS / CHRISTOPHE FOURIN